



STRIPTEASES

ROMAN

NATHALIE SAUVAGNAC

Nathalie Sauvagnac

Stripteases

© Nathalie Sauvagnac, 2017

ISBN numérique : 979-10-262-1138-9



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Merci à Jno, pour ça et tout le reste...

Merci à Jef

Merci aux créateurs de l'émission « Strip-Tease »
à qui j'ai emprunté le titre et j'espère aussi la façon
de présenter les gens décalés, sans juger...

Merci à mes personnages d'avoir permis que je les effeuille.

EUX

Norbert Lecoeur était un artiste culinaire.

S'il ne l'avait pas été, il n'y aurait pas d'histoire.

Lorsqu'il était arrivé avec sa femme Sylviane à Saint Eloi, personne n'aurait parié sur eux. Les vieux qui composaient une grande partie du fonds de commerce du village avaient relevé le menton et pincé la bouche en voyant ce couple singulier entrer dans le café de la Morte.

Les éloisiens n'aimaient pas les étrangers, encore moins les jeunes étrangers. Pour cette raison le village commençait à s'essouffler et ses enfants se compter sur les doigts de deux mains.

Les Lecoeur étaient venus pour l'enterrement de la grand-mère de Sylviane. Non pas que les liens qui unissaient la vieille et la jeune femme soient très étroits mais le couple, n'ayant pas de résidence fixe, avait profité de l'occasion pour s'abriter quelques temps dans l'appartement de l'étage.

Ils avaient déposé leur valise chez la Morte en attendant l'enterrement et qu'on leur dise de partir.

Le village veillait le corps de la grand-mère. Sylviane et Norbert s'étaient éloignés de la salle de veille, importunés par l'odeur de vieille chose que dégageait le cadavre. Sylviane avait trouvé une chambre vide et s'était allongée sur le lit après avoir pris soin de vérifier la propreté des draps.

Norbert avait caressé son corps jusqu'à ce qu'elle s'endorme, regardé par la fenêtre les grands arbres de la place, les toits d'ardoise des maisons alentour et s'était senti à son aise.

Silencieusement il avait descendu les escaliers en bois, ouvert des portes, comptabilisé les meubles et les bibelots.

Il n'avait jamais eu de maison à lui.

Depuis qu'il avait rencontré Sylviane, ils avaient dormi dans des voitures, sous la tente, dans des appartements en vente, à la belle étoile parfois, sans jamais en souffrir. Etre avec Sylviane et parcourir son corps jusqu'à ce qu'elle se torde comme un arc lui suffisait, peu importait l'environnement.

Pourtant, la chaleur de cette maison grimpée sur trois étages lui entraît dans la peau et l'enveloppait. Il avait envie d'y pénétrer, de l'éclabousser de son odeur, d'y laisser son empreinte, de se laisser emmitoufler par les murs épais, de pisser sur les tapisseries pour marquer son territoire...

Au rez-de-chaussée il avait évité la salle du café dans laquelle les hommes buvaient gratuitement au souvenir de la grand-mère.

Il avait descendu les deux marches qui conduisent à la cuisine.

La salle était à l'image des cuisines à l'ancienne. La grande table en bois au centre, l'évier en pierre, les deux grands fourneaux, les casseroles en cuivre accrochées au mur, le vieux frigidaire ronronnant comme un chat l'avaient plongé dans l'univers des livres enfantins qui avaient bercé son enfance de petit sauvage.

Avec un émoi grandissant, il avait pris dans ses mains les grandes cuillères en bois, ouvert les tiroirs dans lesquels se trouvaient les ustensiles les plus curieux, certains inconnus mais porteurs d'imagination.

Dans la réserve, il avait caressé le pain, enfoui ses mains dans la farine, porté à ses narines les herbes et épices. Il avait réuni sur la grande table les ingrédients de son choix, composé une gerbe de teintes et de parfums.

Il était resté un bon moment debout face à son tableau, les mains frémissantes. Puis il avait attaqué.

Il avait panaché, marié, uni les odeurs, les couleurs, aromatisé casseroles et poêles. Les fourneaux s'étaient allumés, l'eau avait bouilli, le beurre avait

grésillé, la viande et les légumes s'étaient adoptés, la magie avait pénétré le vieux café, l'avait entouré d'un fumet, d'une saveur inégalable.

Les habitués du café, les veilleuses de corps, les passants, avaient à ce moment-là ressenti la vibration inexplicable, le frisson obscur qui avaient fait de nouveau circuler le sang dans leurs artères.

Norbert, en gestes rapides et inspirés ensorcelait Saint Eloi.

Une fois son travail terminé, Norbert releva les yeux.

C'est alors qu'il vit les visages massés à la fenêtre, les nez reniflant à travers le carreau entrebâillé, les vieux habillés de noir qui se poussaient dans le couloir pour mieux jouir des arômes sucrés salés, épicés et suaves.

Norbert était un créateur prolifique.

Il demanda à chacun de se placer dans une file indienne, plongea trois grandes louches dans les trois casseroles et offrit son œuvre comme le curé donne l'hostie à la messe. Nul ne se laissa aller à des "Oh !" ou des "Ah !" ou même des "Délicieux !". Personne n'avait jamais offert à son palais un tel carnaval de saveurs, le bonheur tout entier tenait dans la cuillère de Norbert.

Monsieur le Maire, lorsque chacun eut goûté l'œuvre du virtuose, s'avança. Il prit Norbert par les épaules, l'appela mon enfant, et lui fit savoir que plus jamais Sylviane et lui ne quitteraient Saint Eloi. Et que Saint Eloi ferait tout pour que les Lecoœur n'aient pas envie de le quitter.

Quand Sylviane se réveilla et descendit chercher son mari, elle trouva sur son chemin des yeux souriants, certains même allèrent jusqu'à lui effleurer l'épaule ou l'embrasser. Elle écarta les mains, essuya les baisers et vint se blottir contre Norbert qui lui annonça leur emménagement définitif.

Avec l'appartement, ils avaient repris le petit café restaurant.

Saint Eloi s'enorgueillissait d'avance de la réputation que le petit village

gagnerait grâce à la bonne cuisine du nouvel arrivant.

Norbert ne mitonnait pas chaque jour. Lorsqu'il avait terminé un plat, il restait de longues heures, voire des jours à se reposer. Il concevait sa cuisine comme un art et non un dû pour des estomacs affamés.

Il lui arrivait donc de ne pas entrer dans la cuisine pendant plusieurs jours.

Pour le motiver, les éloisiens apportaient chaque matin des victuailles, des herbes cueillies au petit matin dans les champs avoisinants, le meilleur lapin du clapier, des légumes triés sur le volet. Souvent la nourriture se gâtait. Parfois, une cuisse de canard dodue, une pomme de terre joufflue ou le vert tendre d'un poireau inspirait Norbert et la cuisine résonnait de cliquètements de couverts, d'entrechoquements de casseroles et les éloisiens réservaient leur table au café de la grand-mère.

Les routiers qui passaient par-là savaient qu'ils pouvaient tomber sur porte close ou bien n'avoir qu'un sandwich pour seul déjeuner mais ils faisaient toujours le détour au cas où ils pourraient par fortune inouïe connaître le bonheur de la bouche dont leurs collègues chanceux leur rebattaient les oreilles.

Sylviane n'était pas une artiste. Elle aimait ne rien faire.

Elle aimait Norbert et Corneille. Et ces activités lui prenaient les trois quarts de sa journée. Le dernier quart passant à dormir.

Elle dévorait l'œuvre de Corneille et souvent venait susurrer à l'oreille de Norbert de longues tirades qu'il écoutait avec ravissement. Sa voix était presque imperceptible. Il fallait tendre l'oreille pour l'entendre. Comme si parler fort eût pu la fatiguer plus encore.

Etre bistrotier demande d'ouvrir la boutique tous les jours, de passer

commande pour les consommations, de gérer une comptabilité ; toutes ces choses pour lesquelles les Lecoeur étaient incompetents.

Alors le village entier s'y était mis. Pour les garder.

Lorsque, à neuf heures, la grille était toujours fermée, il se trouvait toujours un éloisien pour la relever, sortir les tables en cas de beau temps, et passer un coup de balai et de torchon sur le sol et les tables.

Les Lecoeur se réveillaient tard.

Ils descendaient dans la salle déjà habitée par deux ou trois habitués et commandaient leur petit déjeuner que le voisin ou la voisine leur servait avec plaisir.

Sylviane ne parlait quasiment jamais. Il était impensable pour elle d'engager une conversation sur le temps ou sur le prix de l'essence. Son temps était précieux, elle ne le gaspillait pas en vains discours.

Lorsqu'un éloisien voulait l'entreprendre, elle posait sur lui son regard foncé, le laissait démarrer sur les varices de Mme Truc ou l'ancien temps qui était bien mieux que maintenant, se levait lentement, tournait les talons et disparaissait dans sa chambre.

Après le petit déjeuner, Norbert s'installait à la table centrale pour disputer la belote quotidienne avec Dédé, Silvio et Bernard, retraités de leur état qui livraient le matin les bouteilles, et victuailles utiles pour une journée.

Sylviane considéra très rapidement que les éloisiens envahissaient sa vie et celle de Norbert. Parfois son mari restait à discuter avec Monsieur le Maire ou bien participait à des tournois de pétanque. Toutes ces activités la privaient de lui et cette privation lui était insupportable.

De plus, il lui arrivait en remontant du petit déjeuner, de trouver une vieille en train de ranger sa chambre ou ses vêtements, fronçant le nez sur les taches claires qui parsemaient le drap.

Sylviane, pour que les éloisiens rongent un autre os que leur couple, fit quatre enfants coups sur coups.

Lorsque Sylviane attendait ses enfants, son ventre s'arrondissait comme il est d'usage chez les femmes enceintes. Norbert se posait des questions et les posait à Sylviane. Comment un bébé fait de bras, de jambes, de doigts et de fesses pointues obtenait-il un arrondi aussi parfait ? En toute logique Sylviane aurait dû avoir le ventre en dents de scie, tout en pointes et creux.

Il passait la main sur la peau tendue, parvenait à sentir uniquement l'arrondi d'un talon ou d'un crâne. L'enfant serait rond. Il se l'imaginait tel un ballon sur lequel seraient dessinés des traits d'enfant. Les bébés seraient des balles souples et douces, sans aspérités.

Les grossesses furent des moments tendres. Norbert aimait le nouveau corps de Sylviane et Sylviane aimait se sentir fatiguée plus encore qu'à l'habitude, ce qui lui permettait de dormir et dormir, le corps de Norbert arrondi autour d'elle comme un gant.

Les premiers cris de Pulchérie lui enlevèrent toute envie de mater. Fatiguée dès les premiers braillements, elle délégua très vite auprès de la population éloisienne. Norbert ne s'en émut pas, ce troisième corps n'ayant pas de place à prendre entre les deux leur.

Elle réitéra trois fois et fit donc quatre enfants au village pour peupler la maternelle qui aurait fermé sans elle.

Chacune des grossesses de Sylviane fut un événement pour Saint Eloi.

Elle fut choyée plus encore qu'à l'habitude, les cadeaux pleuvaient dans le petit appartement. À l'heure de la sieste, chacun s'arrangeait pour veiller au silence de la maison. Les routiers garaient leur camion à l'entrée du village pour ne pas déranger la jeune future maman, le préposé à la bonne marche du café faisait les gros yeux à tout étranger non averti dès qu'une chaise était déplacée trop brutalement ou qu'un verre heurtait le zinc. Ce silence et ce respect du silence s'étendaient à tout Saint Eloi. Les habitants avaient pris l'habitude de faire la sieste en même temps que Sylviane. Les magasins n'ouvraient que lorsque les volets de sa chambre se déplaient sur la place